

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LA FOIRE ÉLECTORALE S'AMÈNE !

S'AGIT DE S'AGITER, FOUTRE !

Les Affiches du Père Peinard

CHAMBARD DES TEINTURIERS DE SURESNES



A Bas les Elections !

Ouf, nous voici débarrassés de bouffe-galette de l'Aquarium.

Quelle veine, nom de dieu !

Si seulement c'était définitif ?

N'avoir plus à engraisser cette collection de 750 dépotés, tous plus rapaces les uns que les autres, ce serait déjà un petit commencement, en attendant mieux.

Hélas, il n'en est rien : ceux-ci partis, d'autres vont nous revenir !

Et au lieu de leur foutre de la mort aux rats et des pichets de vitriol par la gueule, c'est une bonne paye de 25 balles qu'on va journellement abouler à chacun.

Vingt-cinq balles ? Quèque je dis ! C'est

de la gnognotte : en plus des appointements réguliers y a les retours de bâton, les pots-de-vin, les chèques et tout le fourbi.

Le métier est bon, nom de dieu ! Aussi les concurrents sont nombreux.

Est-ce à dire que cette fois nous serons plus bidards et que nous aurons la veine d'expédier à l'Aquarium des dépotés honnêtes ?

Tralala, ce sera kif-kif bourriquot : les nouveaux seront de même farine que les anciens !

Faut être bougrement tourtes pour couper dans l'honnêteté d'un bouffe-galette. C'est chose impossible ; d'ailleurs, tous les bons bougres sont fixés là-dessus.

Si parmi les dépotés qui viennent de décaniller, y en a quelques-uns qui n'ont pas chéqué dans le Panama, ça ne prouve pas leur honnêteté,

Mais simplement leur bêtise !

Ils étaient tellement gourdes, et si peu influents, que la bande à Lesseps a négligé de se les attacher avec des saucisses.

Que ceux-là taisent donc leur bec et ne se flattent pas d'une honnêteté qu'ils ne doivent qu'à leur trouducuterie.

Le populo a chouettelement saisi le joint, cré tonnerre. A preuve, c'est que lorsque le Panama battait son plein, au lieu de se foutre en colère contre les bouffe-galette chéquards, chacun se disait : « Peuh ! Je serais dépoté que je ferais tout pareil ! »

Que de fois j'ai entendu le boniment !

Et c'était pas des merdillons ambitieux, rêvant de décrocher une timballe, qui jactaient ainsi : ceux-là, au contraire, braillaient bien haut que si on les nommait ils ne seraient pas à vendre.

Ceux qui dégoisaient si franchement étaient de simples bons bougres, turbinant comme des dératés. Ils donnaient le fin mot de la situation :

On a beau dire et beau faire, prendre trente-six mille précautions, fatalement, les meilleurs, les plus rupins se pourrissent toujours à l'Aquarium.

Alors, pourquoi les y envoyer ?

C'est-y simplement pour le plaisir de faire du fumier ?

Certes, si le populo était laissé à son initiative, il aurait vite soupé de la vo-taillerie.

Le malheur, c'est qu'il est entouré d'une

cargaison d'ambitieux qui, continuellement, l'asticotent, lui montent le job, lui promettent la lune, le soleil, les étoiles... Et tout ça, pour décrocher la timballe!

C'est grâce à cette engeance que se maintiennent les préjugés du muselage universel. Ces chameaux font tant et si bien que, malgré le dégoût qu'on a des anciens bouffe-galette, il se trouve toujours des jobards qui, sans trop savoir pourquoi, plutôt par habitude que pour autre chose, repiquent au truc et en nomment de nouveaux.

**

Quelle ragougnasse va sortir des tinnettes électorales qu'on va remplir le 20 août?

Malin qui pourrait le prévoir!

Pas moins, à voir la collection de candidats qui se fout en ligne, il est certain que ça ne sera rien de bien propre.

Ce qu'il y a de rigouillard, c'est qu'une bonne chiée de ces candidats se déclarent sociaux.

C'est le dada à la mode : le referendum et la Révision dont on nous a si rudement bassiné en 1889 sont relégués aux vieilles lunes; aujourd'hui, c'est plus de saison!

L'étiquette socialiste est l'amorce qui fait florès : y a jusqu'à des opportunards qui se la collent sur la hure.

Oh, ne nous épatons pas de la chose : pour décrocher la timballe, y a pas de roublardises, de mensonges, ni de crapuleries qui arrêtent les ambitieux.

Pour ce qui est des sociaux qui se croient bon teint, faut pas qu'ils se froissent de cette concurrence. Tant pis pour eux s'ils se mettent en posture d'être confondus avec les bourgeois.

Au surplus, entre ces diverses catégories de sociaux, y a pas épais de différences : le rouge des uns est un peu moins bon teint que celui des autres, — à part cela, ils sont tous des politicards, et pas autre chose!

Y a pas à tortiller, quand on fout un doigt dans la politique, c'est pire que si on le collait dans un engrenage : tout le corps y passe!

Prenez le socialo le plus franc du collier, expédiez-le à l'Aquarium, et de ce bougre qui avait de la moëlle, avant six mois il ne restera qu'un salopiaud prêt à toutes les crapuleries.

C'est forcé, nom de dieu! A vivre au milieu des bourgeois, à frayer journellement avec eux, il s'embourgeoise. Il s'habitue à entendre agonir de sottises le populo et il en vient vite à nous mépriser.

Si le type est bien trempé, que ce soit un gas exceptionnel, le moins qui puisse lui arriver c'est de prendre du ventre, de devenir un jemenfoutiste, se fichant du tiers comme du quart.

Cré pétard, si les prolos étaient moins niguedouilles, au lieu de foutre hors de combat en les élisant les bougres qui ont un brin de nerf, ils les garderaient jalousement avec eux.

La Sociale y gagnerait bougrement : ne pouvant satisfaire leur ambition, ces

merles-là se rattraperaient en faisant une guerre acharnée à la bourgeoisie.

**

Y a pas à tortiller, la Sociale c'est juste le contraire de la Politique.

Conséquemment, y a pas mèche de mitiger ou de mélanger l'un avec l'autre; y a pas d'alliance possible entre les deux, pas plus qu'entre la carpe et le lapin.

On est tout d'un côté, ou tout de l'autre!

Les sociaux pisse-froid qui nous canulent avec leurs couillonades sur la conquête des pouvoirs publics, ne sont que des politicards que l'ambition crève.

Et foutre, les camaros, il est bien entendu que mon débinage des sociaux à la manque ne touche que les chefs, les matadors, les ambitieux.

Le populo, les ouvriers sociaux sont à part : ceux-là, c'est des honnêtes, qui peuvent avoir le tort de se laisser emberlificotter par des roublards, — mais comme leur idoche est une conviction désintéressée, ce sont des riches fiex que j'ai à la bonne.

Le distinguo que je fais entre les grands chefs sociaux et leurs adhérents, je le fais tout pareil d'un autre côté :

J'ai bougrement de la haine pour les évêques, les curés et toute la vermine noire, — pas moins, je serrerai la cuillère avec plus de plaisir et de franchise à un pauvre prolo qui, sans arrière-pensée, avale Gaspard tous les dimanches, qu'à un pontife socialo qui se porte candidat à l'Aquarium.

Ceci dit, j'en reviens à mes moutons, ou mieux à mes bourriques : Je disais donc que la garce de Société actuelle est divisée en deux camps bien tranchés, les Autoritaires et les Libertaires.

Les Autoritaires veulent conserver ce qui existe et tenir le populo sous leur coupe. Ils varient bougrement de couleur des uns aux autres; des fois même ils se chamaillent, — mais, en fin de compte, ils se rapapillotent sur le dos des prolos.

Les uns, les réacs pur sang, trouvent que c'est pas suffisant de conserver ce qui existe, aussi ils en pincent pour aller à reculons : si on les écoutait, on reviendrait d'abord à l'ancien régime, puis à l'esclavage... A force de reculer, ces jean-foutre nous ramèneraient à la sauvagerie, au temps où les hommes se bouffaient entre eux à la croque-sel, et en fait de légumes brouaient de l'herbe.

Après cette racaille viennent les opportunards et les radigaleux : ceux-là ne veulent rien changer à la mécanique sociale; tout au plus sont-ils d'avis que de temps à autre on répare les chiottes et nettoie les cuvettes où les bouffe-galette, les richards et les patrons foirent et dégueulent.

A la queue de tous, fermant le cortège des Autoritaires, s'amènent les sociaux à la manque : ils prétendent rafistoler la guimbarde, la rendre habitable au populo. Dans le tas, y en a quelques-uns qui coupent, mais la plupart ne guignent qu'à chopper toute chaude la place des opportunards et des réacs. En réalité, le chambarde qu'ils rêvent se borne à changer les

étiquettes, à recrépir la façade, et autres fumisteries du même blot. Avec eux, au lieu d'être exploités par un patron, on le serait pas l'Etat; les contre-coups deviendraient les larbins de la gouvernance; au lieu de toucher notre paye en pièces de cent sous, on nous la cracherait en billets de banque baptisés « bons de travail.... »

En face de toute cette engeance, faisant la guerre aux uns et aux autres, se posent les Libertaires :

Les Libertaires sont des bons bougres ennemis des politicards, des patrons, des curés, des juges, — au total de toute la vermine qui ronge le populo.

Les Libertaires ne veulent imposer leurs idées à personne, pas plus qu'ils ne veulent gouverner ou exploiter leurs voisins. Conséquemment, ils n'en pincent pas pour subir les idées des autres, se laisser gouverner et exploiter.

Or, comme par le temps qui court, ils sont bougrement loin d'user de leur liberté à leur fantasia, vu que les jean-foutre de la haute les tiennent sous leur coupe, ils guignent le moment de se soustraire au joug.

Le jour où les Libertaires se croiront assez forts pour culbuter et foutre en miettes la vieille guimbarde sociale, ils ne barguigneront pas.

En outre, comme ils sont convaincus qu'une fois le chambardement mené à bien, si le populo était assez poire pour laisser des ambitieux le gouverner ou diriger son travail, y aurait rien de fait, — les gas ne mettront pas de mitaines pour déquiller les nouveaux dirigeants.

**

Eh oui, les bons bougres, c'est comme je le dégoise, y a que deux partis :

Les Autoritaires et les Libertaires!

Le populo est forcément du second, nom de dieu!

Les bons bougres ne veulent ni gouverner, ni être gouvernés,

Ni exploiter, ni être exploités.

Pour lors, il marchent avec les Libertaires, — ou y viendront avant peu!

Turellement, du moment qu'on est contre les Autoritaires, faudrait être richement loufoques pour leur tendre l'échine, afin de les hisser au pouvoir.

D'où il s'ensuit que le premier acte d'un gas à la redresse est de refuser son approbation à la gouvernance, et quand viennent les élections, envoyer paître tous les candidats et se torcher le cul de son bulletin de vote.

Mince de gueule que feraient les jean-foutre de la haute si les tinnettes électorales ne s'emplissaient pas!

L'Affiche du Père Peinard

Eh foutre, les camaros, il s'agit d'ouvrir les quinquets!

Les élections s'amènent à la vapeur : comme je viens de vous le dire, elles sont fixées au 20 août.

Or donc, les bons bougres qui veulent profiter de l'occase pour faire de la riche propagande, et empêcher les candidats d'embobiner

le populo jusqu'à la gauche, n'ont qu'à se patiner.

Le temps presse, foutre!

Pour ce qui est de bibi, je vas me fendre d'une affiche du *Père Peinard au Populo*, que je vas tâcher de bichonner ferme, afin de la rendre la plus galbeuse possible.

L'affiche sera du format des anciennes, quart colombier, elle sera livrée à raison de quarante sous le cent, frais d'expédition compris.

Je voudrais pouvoir en fournir des mille et des cents, gratis pro deo. Hélas! y a pas plan, je ne suis pas assez à la hauteur: j'ai pas de compte ouvert à la Banque.

Pour lors, faut que les camaros y mettent du leur: quand on n'est pas des bœufs, on fait ce qu'on peut!

Imprimer et expédier l'affiche, c'est bien, mais foutre, c'est pas tout: s'agit ensuite de la placarder.

Or, ceci mérite un brin d'explications, car il n'est pas utile de se buter contre la loi au risque de s'y écraser un peu le piton.

Pour que les affiches puissent être collées sans timbres, elles doivent être signées par un candidat. Et comme les bouffe galette ont pondu une sacrée loi interdisant qu'un type se porte candidat dans plus d'une circonscription, il s'en suit qu'il faut autant de candidats que de circonscriptions. D'un bout de la France à l'autre, y a 7 à 800 dépotés à nommer, — c'est à peu près autant de candidats abstentionnistes qu'il faudrait pouvoir fourrer dans les pattes aux ambitieux.

C'est pas difficile, nom de dieu!

Y a sûrement pas de patelin où il n'y ait pour le moins un anarcho. Il n'en faut pas plus pour faire de la riche besogne, cré pétard!

Le gas n'a qu'à se porter candidat. Pour cela, il écrit une babillarde comme ci-dessous:

Je soussigné, Tartempion, demeurant rue des Pommes-Cuites, à Tol-Endroit,

Vu la loi du 17 juillet 1889,

Déclare me porter candidat aux élections législatives du 30 août 1893, dans la circonscription de Trifouilly-les-Chaussettes.

Tol-Endroit, le août 1893.

Signé: TARTEMPION.

On laisse sécher, on cachète, on fout un timbre et on envoie le poulet par la poste au maire de Trifouilly-les-Chaussettes.

A Paris, c'est au préfet de la Seine qu'il faut expédier la déclaration.

Dans les vingt-quatre heures on reçoit un récépissé, et le tour joué: on est candidat!

Ensuite, il n'y a plus qu'à faire œuvre de candidat. Si c'est des affiches du *Père Peinard au Populo* qu'on veut foutre sous le blair des prolos, on colle son nom au bas des affiches, soit avec un timbre humide, soit tout bonnement avec une plume: « Vu, Tartempion, candidat pour la circonscription de Trifouilly-les-Chaussettes. »

Pour lors, ça y est en plein: les affiches sont archi-légales!

Le camaros qui voudront en recevoir de toutes pièces, avec le pataraphe au bas, n'auront qu'à donner le nom du candidat et de la circonscription et ils recevront les flanches prêts à être collés.

Seulement, les aminches, faut se patiner dur et ferme: envoyez autant de pièces de quarante sous que vous voudrez de centaines d'affiches.

Et dare dare, nom de dieu!

Faut que les demandes rapliquent à la vapeur, afin qu'on puisse fixer illico le tirage.

Que ça ronfle, foutre! Remédions à la purée dont les gas à la redresse sont bougrement affligés, par une activité faramineuse.

Des copains m'ont demandé s'il y a nécessité d'être du patelin, ou même d'y percher, pour s'y porter candidat.

Non, foutre, y a pas besoin de ça!

On peut habiter Carpentras et sans se déranger se porter à Paris.

C'est bon à savoir pour les gas qui habitent les petits patelins où les patrons font la pluie et le beau temps, et où, conséquemment, ils ne voudraient pas permettre à un de leurs esclaves de débiter le truc électoral dans leur royaume.

Pour lors, le gas n'a qu'à se mettre en rapport avec des camaros d'un patelin où il est inconnu: il expédie sa déclaration au maire de l'endroit, et ça fait le joint.

D'ailleurs, si les fistons avaient besoin de renseignements, qu'ils ne se gênent pas de causer, je leur expliquerai le fourbi.

J'en reviens aux affiches; c'est des flambeaux que la gouvernance n'a pas à la bonne, vu que c'est les idées foutues à la portée de tout le monde:

Aussi bien des indifférents qui n'ont jamais rien voulu savoir, — que des pauvres purotins que le manque de braise empêche de se payer un caneton.

Quand y a une affiche sur un mur, elle tire les yeux du populo, — de même que la camoufle attire les papillons.

Si c'est du nanan qui est imprimé sur le papier, on se tasse autour, on n'en perd pas une ligne: qu'on le veuille ou pas, forcément il en reste quelque chose.

L'indifférent s'en va avec un bon germe dans la citrouille;

Le pauvre déchard se tire un brin ragailardi par les bonnes paroles qu'il s'est appuyées.

La gouvernance sait cela, nom de dieu! Aussi elle a foutu un sacré impôt sur les affiches, de manière que les bons bougres n'en puissent user couramment.

Y a qu'en temps d'élection, alors que les jean-foutre de la haute ont besoin de parler au populo, pour lui monter le job, que les affiches sont affranchies de l'impôt.

Nous serions rudement poires de laisser passer une si belle occasse sans en profiter, nom de dieu!

Quoi, on laisserait toute la charibottée d'ambitieux promettre au populo des couillonades faramineuses, pour se faire élire dépotés, sans gueuler que ces jean-foutre de politicards sont des menteurs?

On regarderait cette comédie s'accomplir sans y foutre son grain de sel?

Les saltimbanques seraient trop contents, mille tonnerres!

Quand on a une idée dans la peau, c'est pas pour l'y laisser moisir: c'est pour la répandre et tâcher qu'elle fasse des petits.

Or donc, que les bons bougres qui ont du bagout aillent dans les réunions électorales. Si les politicards ne veulent pas les laisser jaçter qu'ils se mettent candidats pour la frime! De cette façon, y aura pas méche de leur fermer le bec.

Qu'ils démontrent aux prolos, encore empêtrés de préjugés, que nous pourrions voter des siècles et des siècles, sans rien changer à notre misère actuelle.

Qu'ils prouvent que tous les politicaillons qui viennent mendigoter les suffrages sont des fumistes; que tous, qu'ils soient socialos, opportunards ou réacs, ne peuvent rien de rien! Toutes les réformes qu'ils promettent sont des mensonges pour nous empaumer.

Con-équemment, au lieu de déposer des torche-culs dans les tinettes électorales, faut s'en éloigner comme de la peste.

Il ne faut voter pour personne, nom de dieu!

Le riche turbin commencé dans les réunions se continuera dans les rues par les affiches: que les fistons à la redresse qui s'improvisent

ront colleurs ne se laissent pas épater par les magnés des roussins, des pandores ou des sergots.

Les affiches étant tout à fait légales, on ne peut pas leur défendre de les coller, ni les arracher.

Par exemple, les pestailles essayeront évidemment de l'intimidation: c'est aux bons bougres à n'y pas couper!

Allons, les aminches, hardi foutre!

Attelons-nous au turbin et on aura la jubilation de faire rogner ferme les candidats.

LA GUERRE AU SIAM

Misères à l'intérieur, massacres au dehors!

Voilà le balancier à double mailloche qui tient les gouvernants en équilibre, sur la corde raide du pouvoir.

Parfois, le pied leur manque et ils se cassent la gueule.

Mais, les clowns sont lestes, et pas plutôt aplatis, ils se relèvent en montrant leurs culs de singes.

On rigole!

Malheureusement, y a toujours quelque niguedouille qui leur donne un coup de main et qui leur fait la courte échelle pour se remettre en position.

La putain à Carnot, la vieille tireuse de cartes qu'on appelle République Foireuse est aussi vache que du temps où ce vieux pandour de Badingue la mit en maison.

Tous les sous-offs y ont passé, nom d'un foutre! Et la salope est encore chaude.

Au reste, plus ça change et plus c'est la même chose: les derniers marlous de cette truie n'ont rien inventé en fait de travail.

Inventer quelque chose, ça dépasse la compétence de ce gouvernement de bouffe-galette.

Il applique la théorie, la vieille théorie des massacreurs, il l'applique avec une impudence à faire roter des roues de corbillard.

Après les assommades dans la rue, on va continuer le spectacle par un massacre de gueules jaunes.

Allume! Allume! mon bon prolo, et brosse ton vieux ventre vide, maintenant tu verras le grand éléphant blanc!

Boum, boum! la grosse caisse tonne sous les murs de Bangkok.

L'an passé c'est chez les moricauds qu'avait lieu le pillage des villes, l'incendie, l'étrépiement des femmes et la fête des sabres rouges entre deux absinthes.

Cette année, la couleur change. Vive tous les cocus de France! On travaille dans le jaune.

Nos troubades vont au bout du monde apporter le carnage, la ruine et l'esclavage de la civilisation.

La loque honteuse, les trois couleurs du crime, seront ravivées dans un bain de sang.

Moi qui croyais que les Siamois étaient des frangins pour nous.

Dame! J'avais toujours entendu dire « les frères Siamois ».

Foutre, c'est pas le moment de rigoler.

Tous les canards battent des ailes du coup: y va pleuvoir des pruneaux et c'est pas eux qui les goberont. Au contraire, leur tirage va monter avec le chiffre des morts et des blessés.

Bonne *bédile* affaire, nom de dieu!

Ce qui me fout dans une sacrée rage, maquarel, c'est que les cuisiniers du massacre ont le toupet de nous raconter que c'est le lapin qui a commencé.

Ah! merde alors!

Vous entendez-bien, les aminches, il paraît que c'est une bande de Siamois qui, l'autre

semaine, ont féroce-ment radiné chez les troquets du Boul' Mich' tué Nuger, bosselé les badauds et, pour finir, ont été bécoter la tourde à la Bourse du Travail.

Si c'est contre ceux-là qu'on se bat, c'est justice ! Les vaches ne l'ont pas volé.

Vive la guerre, nom de dieu ! Vive la Guerre Sociale !

Ça vous coupe le mamillon de m'entendre braire comme un âne ?

Mais quoi ! On ne peut pas se laisser écraser les arpions sans rien dire ! Et quand ces brutes soûles nous soufflent dans le nez, faudrait-il les embrasser ?

Bien plus, quand on sait que la pestaille qui les envoie n'est à la tête du mouvement que pour affamer les prolos, on a bougrement du cœur à taper dans le tas, dans les quilles ou dans le blain.

Une guerre comme celle-là, ça me va.

Il me semble y voir quelque chose dans le fond, comme qui dirait une belle idée qui vient au monde et qui fera son chemin. — si les cochons ne la mangent pas en route.

Je ne sais pas si je me fais comprendre, mais se battre pour la Sociale, pour la Liberté, pour l'Anarchie, ça vaut le coup, mille marmittades !

Renverser les barrières, brûler les Codes, refoutre la grande famille humaine en possession de son héritage naturel, la Terre, la Terre libre ! où chacun pourra croûter à sa faim, boire à tire-larigot, et travailler en douceur, sans être emmerdé par personne, je dis que ça vaut la peine de marcher, nom de dieu !

Ça vaut la bourse, ... elle est si maigre !

Ça vaut la vie, ... elle est si triste !

Vienne le coup de Trafalgar et ça chauffera pour de bon.

La première Révolution ne sera que de la guignotte auprès de celle qui se mijote dans la cendre, kif-kif un Vésuve social.

On la trempera en famille, la soupe prochaine !

Mais, voilà que je m'emba'le à côté, foutre !

C'est pas contre les Siamois de la préfetance, c'est pas contre les proprios, ni contre les marlous de la haute, qu'on va tirer, c'est contre des pauvres bougres de culs-jaunes, qui perchent aux cinq cents mille diables, aux anti-podes.

Ils ont un fleuve qui, au lieu de s'appeler la Seine, s'appelle le Mékong.

Les types sont des trafiquants de riz et des vendeurs de thé.

Il paraît que « nos nationaux » ont des intérêts dans ce patelin, qui n'est pas le leur.

Nos nationaux, ça veut dire Ali-Baba et les quarante voleurs, quelques youpins qui, après avoir fait faillite en France et mangé toutes les grenouilles, passent l'eau pour se refaire.

Ah ! mes cochons, c'est pour ceux-là que vous allez foutre le feu aux poudres ?

Dites donc plutôt, que c'est pour empêcher le prolo de ruminer sur sa mistouffe que vous lui lâchez dans les jambes la question du Siam chauffée à blanc par votre presse dégueulasse.

C'est ce que vous appelez un dérivatif.

Et, mille dieux, vous n'en mènerez pas large avec vos cataplasmes si on pouvait ouvrir les yeux du populo comme on opère la cataracte.

Ce jour-là, nous aurions encore dans le sang ce riche amour du risque que vous exploitez à votre profit ; nous n'aurions ni moins de bravoure, ni moins d'héroïsme, mais nous n'irions pas jeter cette bonne gourme chez les voisins. Pour suivre à la vigueur de nos abattis, c'est pas l'ouvrage qui manquerait chez nous.

Y a bougrement du fumier à remuer dans la basse-cour à Marianne.

On la troussera, la salope !

HORREURS MILITAIRES

Nom de dieu, à sa dernière séance, le conseil de guerre du 6^e corps, perchant à **Châlons-sur-Marne**, a fait une sacrée distribution d'années de boule de son, aux pauvres troubadés qui ont passé par ses griffes.

Et tout ça pour des foutaises, des rien du tout !

Pour une seule journée, la douzaine n'a pas suffi à ces maudits jageurs galonnés : il leur a fallu le treizième !

Je veux raconter quelques-unes de ces condamnations, histoire de montrer aux nigoudouilles qui se laissent encore emberlificotter par les gros mots de « patrie », d' « honneur », de « drapeau », et autres trouducuteries du même tonneau, que le métier militaire est un sacré nom de dieu de cochon de métier :

Primo, c'est un cavalier de Verdun, Louis-Joseph C..., qui passe à condamnation. Le conseil lui fout deux ans pour avoir chipé à son lieutenant une paire de manchettes, trente balles et des liqueurs.

C'est surtout la liqueur qui a coûté chérot au pauvre bougre. C'était de l'absinthe que mossieu le lieutenant comptait s'enfiler en catimini. Les jean-foutre du conseil ont l'entendement rudement raffiné quand il retourne d'une verte. Pas de danger qu'ils blaguent là-dessus.

Donc, v'lan deux ans !

Deuxièmo, Pierre M... a déserté à l'intérieur pour un mois.

Probable qu'il était allé voir sa bonne-amie qui roupillait toute seulette depuis l'entrée de Pierre au bagne militaire. Dame, c'est bougrement plus chouette de bécoter une jolie frimousse que de reluquer tout le temps la hure de cochon du colon.

Tarif : deux ans, nom d'un foutre !

Troisièmo, Jacques G... s'était tireflûté en Suisse, et ne pouvant r'appliquer dans ce pays de jésuites protestants le cul à l'air, il s'y était amené avec ses frusques de truffard.

Quelque temps après, le pauvre bougre va au consulat de Bâle faire sa soumission. C'est-y qu'il n'avait pas de turbin ?

Au lieu de récompenser le couillon de sa soumission, comme ça aurait dû être, — on l'a puni !

On lui a collé trois ans sur la margoulette ! Ohé, les ceusses qui sont à l'extérieur, voilà ce qui vous pend au nez, si vous êtes assez tourtes pour revenir.

Quatrièmo, kif-kif bourriquot bezef : encore une pochetée qui s'est repenti de sa désertion, Louis H, C'est le même prix : trois ans !

Si seulement les abominations qu'il va endurer pouvaient lui foutre la haine au ventre...

Cinquièmo, un lignard du 162^e ramasse deux ans pour avoir refusé d'obéir et, foutu en cellule, avoir brisé une planche.... Mais il ne l'avait pas brisée sur la tronche d'un galonné.

Sixièmo, Gustave L. empoche deux ans pour avoir chipé quelques chemises, une paire de gants et avoir bazaré un caleçon « appartenant à l'Etat ».

Merde alors, vendre le caleçon de l'Etat ! C'est-y rigolo tout de même, voilà que cette vieille carne d'Etat sera obligée de se balader le trouignon à l'air.

Ousqu'est Bérenger ? Faut lui foutre un tutu, nom de dieu, — pas au Bérenger, à l'Etat !

Septièmo, un vitrier de Nicolas-du-Port, pour avoir barbotté vingt cinq balles (juste une journée de dépoté) à un autre truffard, ramasse deux ans.

Quelle peine méritent les crapulards qui, en

aboulant un sou par jour à ce pauvre fleu, l'ont poussé à voler un de ses copains ?

Ils méritent qu'on les tanne... Au lieu de ça, c'est eux qui tiennent la queue de la poêle.

Huitièmo, un an à un lignard de Toul pour avoir chipé une vieille capote... française, deux grimpants en treillis et six tire-jus, — le tout appartenant à l'Etat.

Voilà l'Etat sans caleçons et sans tire-moëlle... C'est ça qu'il est si morveux, le porc !

Neuvièmo, un cannonier du camp de Chalons attrape trois mois pour avoir quitté son poste étant de garde à l'écurie. Il était allé licher une chopotte, emmerdé de voir les canassons lever la queue jusqu'à plus soif. Pour avoir oublié de compter les crottes... Trois mois !

Ah foutre, je m'arrête ! Le reste ressemble à ça : c'est toujours du même tabac, les condamnations tombent en deux temps et trois mouvements sur la cafetière des troubadés...

Après cette riche distribution, faite à la six quat'deux, les galonnards se sont vivement carapatés, chacun chez son bistrot.

Ça leur avait donné soif, nom de dieu !

N'est-ce pas, les camerluches, que le métier de truffard est tout plein gentil ?

Par le temps qui court, une tripotée de pauvres mères évitent à leurs loupiots les horreurs de l'existence, en les estrangouillant dès qu'ils ouvrent les quinquets.

Rien d'épatant à cela, nom de dieu !

Au contraire, ce qui m'épate c'est que les charogneries des chourineurs de caserne ne rendent pas tout à fait général cet estrangouillage de gosses !

Baste, faut pas croire que les pauvres bougres qui subissent le métier militaire le fassent par amour.

Mille dieux, non !

Tout ce qui se passe dans leur entourage donne à ruminer aux pousse-cailloux.

Aussi, ils sont rares ceux qui, soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard, n'arrivent pas à avoir plein le cul de la caserne.

Ainsi, à **Nancy**, l'autre jour, les galonnés ont fait coffrer un légionnaire qui, pour avoir mis le temps à la réflexion, n'en est pas moins arrivé au dégout du militarisme.

En pleine rue, le gas a enlevé sa satanée tunique, l'a foutue par terre et a craché dessus, tout en gueulant qu'il avait la Patrie quèque part.

Pour un peu, le bougre aurait mis culottes bas sur la sacrée tunique, n'ayant pas de drapeau sous la main.

Le type ronchonnait ferme, disant que c'était pas la peine de risquer sa peau pour les bourgeois, pour être ensuite traité plus mal qu'un chien par Lozé.

Le vieux avait bougrement raison, — seulement, mille bombardes, il aurait dû y penser plus tôt.

Ce qui est plus bath, c'est l'histoire que me dégoise un fiston qui vient de faire ses 28 jours.

C'est au 27^e artiflot, à Douai, que ça s'est passé : un sacré régiment celui-là, où les galonnés sont d'infects chameaux, — kif-kif partout !

Une nuit, ces cochons-là ne pouvaient pas roupiller ; sûrement, ils avaient trop étouffé de perroquets et trop baffré dans la journée. Par désœuvrement, l'idée leur vient d'emmerder leurs hommes :

Illico, ils font battre la générale, et, en un clin-d'œil, les pauvres troubadés sont dans la cour de la caserne. Sous prétexte d'alerte, on leur ordonne de coucher sur les pavés. Après quoi, les galonnards foutent le camp.

Mais, les artiflots pas bêtes, dès que les gra-

dès eurent tourné leur dos écaillé, remon-
tèrent en peinars dans leurs chambrées et se
foutirent dans le portefeuille, sans tambour ni
trompette.

Voilà que les galonneux reviennent. Mince
de bobine qu'ils ont fait en voyant tout leur
monde fuité !

Ronchonnant pire que dix-huit bourriques,
ils montent aux chambrées.

Ah ouat, les troubades se foutirent à ronfler
comme des marmottes. Si chouettement, que
dans les dix batteries pas un ne fit semblant
d'entendre ce que meuglaient les vaches de
galonnés.

Ne pouvant plus souffler, à force de rouspé-
ter, les galonnards s'en retournèrent à l'écu-
rie.

Rupinskoff, nom de dieu !

Voilà qui était bien envoyé : histoire de
prouver aux chefs qu'on se foutait de leurs
ordres.

Il est vrai que la caserne était farcie d'une
charibotée d'anarchos et de socialos... pas à
la manque !



Dynamitades bourgeoises. — Les
jean-foutre de la haute braillent pire que des
baleines quand une dynamitade vengeresse
vient leur rappeler qu'ils sont des bandits et
que le populo crève de mistoufle.

Ils gueulent que c'est horrible, affreux, sau-
vage... Pleurnichent sur les enfants dyna-
mités, quand il n'y a eu que des carreaux de
cassés, ou sur les victimes innocentes quand
c'est des sergots qui ont été étreint.

Sacrés charognes ! Les marmites des bons
bougres ne sont que de la petite bière, com-
parées à vos explosions.

Y a pas de semaine où une fabrique d'ex-
plosifs ne fassent la culbute, crevant la pail-
lasse à quelques prolos.

La dernière est plus terrible que de coutume :
la fabrique de dynamite d'Ablon, dans la Seine-
Inférieure, vient de sauter ; y a neuf prolos de
tués et une vingtaine sont blessés avec chance
de n'en pas guérir.

Comme c'est des prolos qui ont étreint, les
quotidiens se gardent bien de pleurnicher sur
cette catastrophe !



En Suisse. — S'il y a une réputation qui
n'est bougrement pas méritée, c'est celle qui
nous montre la républiquette suisse comme
un modèle de liberté.

Ouiche, c'est une rude menterie ! A preuve
les dernières frasques d'un des gros marchands
d'injustice du pays : il vient de faire coffrer
quatre anarchos à Zurich.

Pour quelle raison ?

Peuh ! Ça se demande pas. Une seule raison
suffit : ils sont anarchos !



A Berlin y a des juges... c'est le proverbe
qui le dit, mais ils sont aussi vaches que n'im-
porte où, nom de dieu !

Et les roussins sont de même farine, foutre !
Mardi, une bande de pestailles ont envahi
une chouette réunion et l'ont dissoute. Et cela,
parce que quelques gas à la redresse étaient
montés au jaspinoir pour faire l'éloge de Rava-
chol.

Si les alboches ne s'en étaient pas tenus à
son éloge, — je parie la tour Eiffel contre la
tête pourrie de Guillaume-le-Teigneux que la
police n'aurait pas fait tant de magnés.

Grève Générale ?

Cré pétard, les grosses légumes de la Bourse
du Travail ont oublié toutes leurs grandes dé-
clarations : quinze jours ont suffi pour les ra-
molir ! Tout leur nerf a filé comme une foirade
par la jointure de leurs fesses.

Maintenant que le calme est rétabli, un seul
dada les préoccupe : les élections !

Pour le restant, ils s'en foutent !

La Grève Générale ?

Peuh, ils n'en ouvrent quasiment plus le
bec : s'il n'y a qu'eux pour lui donner un coup
d'épaule, les richards ont du gâteau sur la
planche pour bougrement de temps.

Ce qu'il y a de triste, c'est que les bons
bougres de province prennent ces merles-là au
sérieux. Ohé, les fistons ! Ouvrez vos chasses
et vous verrez que vous avez plus de moëlle,
plus d'énergie, et que vous êtes plus près de la
Sociale que tous ces cocos-là.

Foutez au rancard la vieille manie de tout
faire à l'instar de Paris : agissez sans vous oc-
cuper de la capitale, — et tous nous nous en
trouverons bougrement bien !

Ainsi, si au Congrès des Syndicales de l'au-
tre semaine les délégués provinciaux avaient
été seuls, ça eut pris une plus riche tour-
nure.

Mais voilà, les gas se sont laissés influencer
par les types de Paris, qui, eux, se trouvent
très bien comme ils sont.

En effet, tout le dessus du panier des Syn-
dicales, tous ceux qui avaient un emploi à la
Bourse du Travail, sont (à part quelques ex-
ceptions) des ambitieux de pacotille qui ne
rêvent que de foutre un doigt dans l'assiette
au beurre.

Y a tant de places à décrocher !

En dehors des grosses sinécures de dépoté et
de conseiller cipal, on arrive à être : conseiller
prud'homme, employé à l'Hôtel de Ville ou
aux mairies, égoutier, inspecteur d'un tas de
choses, usines, écoles, etc... Toutes ces
places sont des petits fromages qui nourris-
sent leur homme, — y en a même qui l'en-
graissent.

Pour lors, faut pas demander à ces birbes-là
de démantibuler la vieille société, — mainte-
nant qu'ils vivent à ses crochets, ils n'en pin-
cent plus !

Heureusement, toutes les syndicales pari-
siennes ne sont pas logées à même enseigne,
nom de dieu !

On l'a bien vu l'autre soir à une réunion de
la Maison du Peuple, emmanchée par les me-
nuisiers. Il y a été rudement question de la
Grève Générale.

Autre chose, il paraît que les gas du bâti-
ment sont en train de maquiller pour le 15
août, une sorte de congrès de toute la corpora-
tion, avec la Grève Générale pour ordre du
jour.

Outre cela, il paraît que les mineurs rena-
dent ferme : les pauvres gueules noires ont un
tort : c'est de trop couper dans les fumisteries
politicardes.

C'est ainsi qu'ils attendaient depuis une di-
zaine d'années une loi sur les retraites ou-
vrières. A force, le dernier coup de sion vient
d'être foutu à cette garce de loi par les têtes de
veau de la Triperie Sénatoriale.

Et il se trouve qu'au lieu d'améliorer le sort
des mineurs et d'augmenter le tarif de leurs
retraites, la loi en question fait tout le con-

traire et fixe un chiffre inférieur à celui qu'a-
boulent actuellement pas mal de Compagnies.

Dame, les gueules noires rouspètent !

Et ils parlent de Grève Générale... nom de
dieu, en parler c'est très chouette, mais la
faire, serait plus rupin !



LES TEINTURIERS DE SURESNES

Eh foutre, les gas ne sont pas manchots !

La seule chose qui cloche chez eux, c'est
qu'ils font de la politique dans leur syndicale.

Si ce n'était ça, les bougres seraient tout à
fait à la hauteur.

Y a deux jours, les vaches de patrons du
bagne Guillaumet ont voulu saquer un copain
que tous les camaros ont à la bonne. Turelle-
ment tous les prolos ont pris fait et cause pour
le copain et ont lâché le turbin.

Nom de dieu, tout de suite on a vu que les
teinturiers sont des gas à poigne. Le singe a
sauté au téléphone et s'est foutu à gueuler :
« Allo, allo ! Vite, les charpentiers à Carnot et
les sergots... allo, allo !.. »

Ne croyez pas, les camarluches, que le jean-
fesse demandait qu'on foute toutes les sergots et les
pandores à la Seine... Non, il réclamait qu'on
lui en envoie une tripotée pour assommer ses
ouvriers. Ce que sait que de jacasser dans le
téléphone !

La pestaille a rapliqué dare dare. Mais, cré-
dieu, les représentants de l'autorité n'ont pas
foutu la trouille aux teinturiers : y a eu du
tamponnage à la clé.

Bien mieux, comme un contre-coup a eu la
bêtise de balader sa viande à portée de main de
quelques grévistes, il a reçu un rude marron
sur le coin de la margoulette.

Dans la soirée, les grévistes se sont réunis et
ont décidé d'empêcher la reprise du travail par
tous les moyens possibles.

Voilà qui est catégorique, nom de dieu !

Outre ça, y a deux choses chouettes :

Primo, c'est que les bonnes bougresses sont
de la danse et ne se font pas prier pour cogner
dur ;

Deuxièmo, c'est que tout se mijote sans
chefs : l'initiative des copains a tout fait.

Chouetto suifard ! Hardi, mes petits agneaux.



A L'ÉCOLE

Aiglemont. — Le maître d'école de ce pa-
telin des Ardennes mérite toutes les herbes de
la Saint-Jean : du persil dans le nase pour sa
gnoterie, et des giroflées à cinq feuilles sur les
badingoines pour sa mourchardise.

Il a cafardé, ces jours-ci, à un patron dont
les ouvriers sont en grève, tout ce que ceux-ci
avaient jaspiné à une réunion tenue dans une
des salles de la mairie.

Quant à son école, rien de drôle à ce que
les loupiots n'y apprennent pas tripette : il est
plus ignare qu'un baudet.

Mais, il ferait la pige à Paul-Des-Roulettes
lui-même, pour ce qui est de jacter aux mômes
que se faire crever la paillasse pour la gou-
vernance, c'est le sort le plus beau, le plus
digne d'envie, — comme disent les goulantes
patrioteuses.

De patron-minette au soleil couchant, il

leur serine qu'un citoyen rupin doit carmer l'impôt avec jubilation, que les braconniers sont des fripouilles, qu'il faut respecter la Mère Loi et ne pas foutre de crocs-en-jambe à la propri-li-été.

Y a des gosses d'anarchos qui ont tiré le plan de faire du raffut quand il ouvrira son plomb pour débagouliner encore ses salopises. Hardi, les bambins!

Ah, nom de dieu, il est chouette l'enseignement officiel!

Autrefois, les maîtres des colles abrutissaient les mioches en leur serinant l'instruction religieuse.

Aujourd'hui, ils leur pistonnent l'instruction civique.

L'une vaut l'autre, sang-dieux, et les deux font une sale paire de foutaises!

BISTROT DE MALHEUR!

Cherbourg. — Le jean-foutre Marais est richement baptisé, nom de dieu! Le café où il opère est en effet un puant marécage.

L'animal est le plus chouette bistrot de la ville: c'est dans sa turne que s'amuse tous les matadors de la guerre et de la marine.

Ce qu'est sa boîte, les camaros le devinent: cabinets particuliers, sofas, canapés..., rien n'y manque.

C'est dans les petits salons du mec que rapliquent les traînes-sabre et les gros ventrus civils, amenant avec eux des pauvres malheureuses qui, pour gagner la pitance, surmontent le dégoût et se laissent bécoter sur toutes les coutures.

Le Marais ne s'appauvrit pas dans sa partie, foutre non! D'ailleurs, il ne néglige aucun profit; ainsi, il exploite ses prolos d'une drôle de façon: au lieu de les payer, c'est eux qui lui aboulent tous les matins une trentaine de sous pour avoir le droit de turbiner chez lui.

Ça, c'est la chose la plus crevante que l'on ait jamais vu, nom de dieu! Des prolos casquant de la belle galette pour se faire exploiter, y a de quoi en pisser des lames de rasoir.

Et ce fourbi n'est pas particulier au Marais, hélas non! Ça se pratique chez beaucoup de grands bistrots.

Où le Marais est plus chameau que les autres patrons, c'est que non content de voler ses ouvriers, il les traite de filous.

L'autre jour il a fait coffrer un de ses garçons qui avait soupé de turbiner dans son baigne. Pour en venir là, le salaud a accusé son loufiat de l'avoir volé.

Le quart d'œil n'aurait pas mieux demandé que de laisser le prolo moisir au clou, histoire de peloter le singe du *Grand Balcon*, mais, y a pas eu mèche: l'accusation était si mensongère qu'il a fallu déboucler le prolo.

Il a de l'astuce ce cochon de cafetier! Mais qu'il ne croit pas qu'on coupe dans ses ragougnasses, c'est pas ses prolos qui sont des barbotteurs.

C'est lui! Lui seul, nom de dieu!

VILLEGIATURE D'UN TRIMARDEUR

Des clients que je souhaite au mec du *Grand balcon*, c'est des gas à la redresse, kif-kif le fiston dont je vas raconter un des bons tours:

Y a une quinzaine, le bon fiev en question s'amenait du côté de **Flamanville**, comme qui dirait le Fontainebleau de Cherbourg.

Ça fleurait bon la verdure, et le gas eut été aux anges, s'il n'y avait pas eu un sacré cheveu... il n'avait pas un pélo en poche!

Heureusement il était bien né, le vent s'est engouffré dans les ailes de son blair et l'a conduit dans un hôtel galbeux.

« Ben quoi, s'est dit le bougre, y a pas de raison pour qu'un trimardeur ne se paye pas un tantinet de villégiature, à l'instar de la carne de Carnot qui fait son marlou à Marly! »

Le trimardeur avait bougrement raison, nom de dieu!

Aussi, je ne le blâme pas d'être resté deux jours à se faire du lard dans ce chouette hôtel où son bon vent l'avait poussé. D'autant plus que c'est pas un pauvre gargonier qui a trinqué, mais bien un bourgeois pansu.

Au bout de quarante-huit heures, mon trimardeur avait dépensé une journée de dépoté, soit 25 balles; turellement, il s'est tiré en oubliant de cracher... et pour cause, foutre!

Hein, l'ami, t'as voulu faire une expérience: savoir si les bourgeois s'enfilaient les bons morceaux de même façon que les prolos bouffent la vache enragée?

T'es fixé maintenant!

Eh bien, veux-tu que je te dise: si le populo avait deux liards de nerf, les bons morceaux auxquels tu as goûté ne lui passeraient pas sous le nez, — mais bien par le trou du cou!

MINCE DE LIBERTÉ!

Marseille. — Les copains de là bas avaient tiré leurs plans pour faire reparaitre l'*Agitateur*.

Va te faire lan laire! Ils avaient compté sans les enjuponnés!

Le roussin Duclos, mouchard aux délégations judiciaires est allé trouver l'imprimeur, et, avec sa langue de vipère, lui a tellement foutu le trac, lui disant entre autre, que « s'il faisait l'*Agitateur* il aurait un procès tous les huit jours, » que le tyen n'a plus rien voulu savoir.

Hein, c'est rien bath, la liberté de la presse!

Turellement, la publication du caneton n'est que retardée: le temps de dégouter un imprimeur moins tafeur.

SOUS L'ÉVENTAIL

Saint-Crépin (Oise). — Doudelle est un exploiteur qui ratiboise des argents farameux en faisant tailler et guillocher des manches d'éventails par ses esclaves. Non content de voler les pauvres bougres, il les traite comme des porcs et les estrangouille sous une discipline abrutissante.

La moindre marque d'indépendance le fout en rage.

Il vient de saquer un riche copain.

Ce qu'avait fait le gas? Il avait, tout simplement, goulé la Chanson du *Fusil Lebel* parue dans l'avant-dernier numéro du caneton.

Paraît que Doudelle n'a pas envie qu'on lui casse un flingot sur la gargamelle.

Entendu, vieux salaud! On se contentera de sculpter dans tes tibias des manches d'éventail pour donner de l'air à la Sociale dans le coup de feu du chambard définitif.

SOIS PRUDENT, LÉOPOLD!

Lille. — Fallait s'y attendre! Le Léopold Hottin, dont le dernier numéro du canard a parlé promène de nouveau sa gueule à l'air libre.

Les ratichons se sont décarcassés pour le tirer d'affaire; ils ont arrangé ça en douceur avec le gros singe de la rue de Valenciennes qui avait porté plainte, et avec les juges. Bref, l'animal a été acquitté.

Pour compenser ça, les vaches à code ont salé double les mistouffiers qui ont passé en jugerie ce jour-là.

C'est dans l'ordre, nom de dieu! Toujours le vieux proverbe: les loups ne se mangent pas entre eux.

Enfin, Léopold, écoute ce que j'ai à te dégoïser: Tes chicanes avec les matadors de la bourgeoisie, nous nous en foutons. Tant mieux pour toi, si tes copains en crapulerie te laissent courir. Mais tu as des comptes à régler avec les prolos....

Donc, un conseil:

Numérote tes abattis, mon vieux Zéropole-cochon.

Tu pourrais faire la rencontre d'un zigou d'attaque qui te les égarerait.

QUART-D'ŒIL ASSASSIN

Reims. — Une bonne femme, qui niche rue de Metz, 15, était convoquée chez le quart-d'œil qui avait à lui tirer du nez quelques tuyaux.

Elle avait laissé à la piôle sa momignarde âgée de deux ans et demi, seulette, couchée dans son berceau.

D'abord le roussin force la typesse à poireauter trois quarts d'heure. Puis, il se décide à la recevoir, et il la bassine jusqu'à plus soif avec ses questions imbéciles.

Elle lui fait remarquer que le temps se carapatte et qu'elle craint pour son enfant.

— Je m'en fous! répond la bourrique.

Enfin, la voilà libre. Elle court à sa turne. Tableau! La petite était tombée la musotte contre terre, et elle ne s'était pas relevée.

Pendant que la maman croquait le marmot chez le roussin, son marmot à elle avait crampé.

Cette aventure aurait fait bien rigolbocher le flic, si on ne l'avait informé que la maman se disposait à lui crever les yeux à la fourchette.

Pourvu, nom de dieu, qu'elle change pas d'avis!

MICS-MACS DE BIRBES

Si les prolos de l'**Arbresle** ne se préparent pas à faire empailler leur maire et leurs conseillers cipaux, afin de conserver à perpète leur collection,

Vrai, ça ne sera pas bien de leur part!

J'ai raconté, y a trois semaines, que le maire avait interdit le *conchon*, qui est une fête qui termine la vogue, à cause qu'il trouvait que les prolos avaient eu assez d'amusements.

Turellement, les bons bougres y ont trouvé à redire. Quand mossieu le maire a vu ça, il s'est dit: « Je vas perdre ma popularité... faut aviser! » Pour lors, il a tellement bien emberlificotté les choses, que maintenant il braille, comme un aveugle qu'on écorcherait, qu'il n'a rien empêché du tout.

En outre, une bonne douzaine de conseillers cipaux ont accouché d'une babillarde pour expliquer que le *conchon* s'est interdit tout seul.

Jusqu'à quelques jeunes niguedouilles qui ont appuyé sur la chanterelle et pris parti pour le maire.

Tout ça, foutre, c'est de la politicaillerie en petit: dans les choses plus sérieuses, ça ne se passe pas autrement.

Une grosse légume se fend d'une crapulerie ou d'une gnolerie, comme il a des lèche-culs dans son entourage, il peut nier la chose carrément: les types lui emboitent le pas.

C'est ce qui s'est passé à l'**Arbresle**!

FRASQUES DE ROUSSINS

Angers. — Le copain André vient de ramasser six jours de pri-on pour insoumission à la police.

Six jours, nom de dieu! Pour n'avoir pu renoncer son indignation au fond de son ventre en voyant des roussins brutaliser deux gosses.

Et foutre, c'est pas tout.

Les flicards d'Angers sont aussi vaches que ceux de Paris: c'est dire que le copain a été passé à tabac dans les grands prix. Coups de pied, coups de poings, coups de sabre... le pauvre fiev en a reçu tout partout!

On l'a fourré au violon à moitié mort et on l'y a laissé moisir 22 heures sans bouffer.

Un de ces tigres de la rousse lui avait tellement serré le k ki que le gas pouvait à peine souffler et parler.

Si ces bourriques ont cru ramollir le fiston, ils se sont foutus le doigt dans l'œil: un passage à tabac, rien de tel pour vous cheviller au cœur la haine des roussins et de leurs chefs!

LES BONS PARTENT....

Et les mauvais restent, nom de dieu!

Encore un anarcho de **Brest**, le copain Mallégot qui vient de casser sa pipe, — non de vieillesse, mais des suites de la mistouffe qui rouge tous les prolos.

Ce qu'il y a de plus infect, c'est que les jean-foutre de la haute se sont acharnés sur le pauvre gas, — ils ne voulaient pas le laisser partir tranquille!

Primo, c'est un cafard qui voulait à toute force confesser le camaros, afin de hâter sa

mort : celui-ci a eu la force de le foutre à la porte, ainsi qu'une girce de sœur qui venait pour l'entortiller.

Deuxième, le pauvre gas avait à peine tourné de l'œil que le proprio s'amenait réclamant son loyer : celui-là, c'est l'orphelin qu'il voulait réduire à la famine complète, en barbotant les quelques sous qui pouvaient rester.

Troisième, c'est l'admission des pompes funèbres qui ne voulait pas faire l'enterrement à l'œil, — probable, parce qu'il n'y avait pas de raticons en tête. — Il a fallu une journée de démarches pour décider les birbes de cette administration.

Hein, mille dieux, non seulement les prolos sont emmerdés de leur vivant, mais encore ils ne peuvent mourir en paix.

Vache de Sociale !

REUNIONS CHICARDES

Le train de Paris a amené l'autre soir à Beauvais deux commis-voyageurs électoraux : Roussel de la Bourse du Travail et Zévaès.

Ils venaient pour jaspiner dans une réunion emmanchée par un ancien conseiller cipal ; comme y avait pour ordre du jour « la question sociale », une tapée de prolos sont venus les écouter.

Après avoir débiné la gouvernance, les deux birbes ont conclu par les candidatures ouvrières, comme seul moyen de résoudre la misère sociale.

Les types avaient compté sans les anarchos, nom de dieu !

Le copain Morel s'est fendu d'un riche palas ; il a démontré aux bons bougres que ces collectos ne sont que des ambitieux en essayant de faire croire que le suffrage universel peut affranchir les travailleurs. En réalité, la seule réforme que ces socialos à l'eau de rose guignent, n'est que les 25 balles par jour.

Puis, le camaro a fait ressortir qu'il y a une quinzaine, les types étaient partisans de la Grève générale et qu'ils n'en veulent plus rien savoir, maintenant qu'ils espèrent décrocher une timballe électorale.

Mince de gueule que faisaient les socialos à la manque ! Ils étaient rudement à cran de se voir assis de telle manière.

Pour ce qui est du populo présent, il n'a plus voulu les entendre !

Autre riche réunion à Hiraumont, un petit patelin des Ardennes, où y a guère que des culs-terreux.

Un chiée de paysans et de paysannes se sont amenés et ont gobé les flanches des copains Tisseron et Maillait, kif-kif si c'eût été des bonbons anglais.

Ce qu'en a joué du battoir, nom de dieu ! C'est rien de le dire. Pour finir, on a clôturé la séance en gueulant « Vive la Sociale ! Vive l'Anarchie ! »

COMMUNICATIONS

PARIS

— Le groupe *les Libertaires Ardennais* se réunit tous les mercredis 53, rue Louis-Blanc, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour de la prochaine réunion : Du mouvement dans les Ardennes.

Pour la correspondance s'adresser au compagnon Henriot, 12, rue Mathis, Paris.

— Groupe de propagande des V^e et XIII^e arrondissements, réunion samedi 29, à 8 h. 1/2 du soir,

aux Vendanges de Bourgogne, 19, rue Pascal, au premier.

Ordre du jour : Les élections.

Prière aux camarades d'être exacts.

— Le samedi 5 août, Salle Messiez, 127, rue Moulletard, un camarade collectiviste développera ses thèses en contradiction avec un compagnon anarchiste.

— Groupe de propagande anarchiste, réunion tous les samedis, dimanches et mercredis de chaque semaine, salle Bos, 121, rue Oberkampf.

Ordre du jour : Les prochaines élections ; la propagande abstentionniste.

— En vue des élections législatives, à partir du lundi 31 juillet, il se tiendra tous les soirs à 8 h. 1/2 une permanence salle Horel, rue Aumaire. De là, les compagnons iront à une réunion électorale quelconque pour y prêcher l'abstention.

— Les *Enfants de la Nature*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, 118, avenue Kléber, salle Janton.

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIII^e se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 96, rue des Martyrs.

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et des environs sont invités à la réunion qui aura lieu dimanche 30 juillet, rue d'Inkermann, 144, à 7 h. du soir.

La foire électorale est ouverte ; les bons bougres qui sont d'avis de profiter de l'occasion pour faire entendre quelques bonnes vérités au populo auront à cœur d'assister à cette réunion que des copains ont organisée pour y discuter l'attitude pendant la foire électorale.

Saint-Nazaire. — Les copains viennent de former un groupe, les *Vengeurs de St-Nazaire* ; ils invitent les camarades à venir grossir leurs rangs, afin de lutter plus activement contre les exploités et les gouvernants.

Réunion dimanche 30 juillet, à 4 h. de l'après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Avignon. — Un groupe de compagnons ayant pris l'initiative de fonder un journal local et régional à l'approche des élections, préviennent les camarades de la région qui voudront les aider d'adresser fonds et copie au compagnon Laurent Roudier à Pont d'Avignon, villa Veradier.

Le journal aura pour titre *Le Libertaire Vauclusien*.

Gué-d'Hossus. — Les Anti-autoritaires, réunion des copains le 13 août, chez Biain, aux Paquis.

Les élections, causeries, chants et déclamations.

Angers. — La propagande ayant besoin d'activité, les compagnons sont priés de se rendre le dimanche, 30 juillet, de 8 h. à 11 h., chez Heriché, rue de Paris, 46.

Un compagnon expliquera ses idées sur la propagande à faire pendant la période électorale. — Urgence.

Aix-en-Provence. — Groupe anarchiste, réunion salle du café de l'Eden, tous les samedis soir, à 9 heures.

Grenoble. — Le groupe *les Semeurs Grenoblois* se réunit tous les jeudis et samedis de chaque semaine, 2, rue du Four.

Cette. — Tous les anarchistes sont convoqués, en vue de la propagande à faire contre les élections, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies.

Bordeaux. — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit. Avis aux camarades de passage.

Besançon. — Groupe indépendant d'études sociales, réunion tous les samedis, rue d'Alsace, 6, salle réservée, café des Bains, à 8 h. 1/2 du soir.

Tous les lecteurs du *Père Peinard* sont cordialement invités.

Lille. — Réunion tous les lundis soir, au Châlet du boulevard Victor-Hugo, 160.

Le Havre. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legougec, 103, rue de Perey.

Beaune. — Le groupe *les Niveleurs*, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Perpignan. — Le *Père Peinard* est en vente chez Joubert, kiosque du Palais, place Arago.

Troyes. — Un groupe abstentionniste du Quartier-Bas est en formation. Les camarades désireux d'en faire partie sont invités aux réunions qui auront lieu tous les samedis soir, chez Gervais, chand de vins, rue de la Cité, à 8 h.

Tous les camarades, sans distinction d'écoles, sont invités à venir discuter.

Saint-Denis. — Réunion des copains tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Godfrin, 428, avenue de Paris. Tous les copains de la banlieue et les lecteurs du *Père Peinard* sont invités.

Un coup-d'œil sur la situation, le manifeste antiélectoral permanent du groupe « E. S. — A. R. » de Bordeaux, vient de paraître.

Extraits du sommaire :

Fausse prospérité. — Innanité des réformes. — La politique (inutile ; plus que cela : nuisible). — La situation matérielle. — Déchéance finale. — A quoi bon voter ?

Les exemplaires sont envoyés contre mandat de 3 fr. 50 le cent, 30 fr. le mille, en paquets postaux rendus au domicile indiqué. Une affiche timbrée, pour la publicité, est jointe par cent exemplaires.

Les groupes qui auraient demandé des exemplaires en communication et ne les auraient pas reçus, sont priés de réitérer leur demande ou d'adresser commandes et mandats — le plus tôt possible — à cette adresse précise : Ed. P. Lapeyre, 9, rue Cousin, à Bordeaux.

Que les bons bougres qui veulent des affiches du Père Peinard au Populo ne lanternent pas, foutre !

Elles seront expédiées à raison de quarante sous le cent : envoyez les demandes à la vapeur.

Ce que je dis pour les copains de province, je le dis aussi pour ceux de Paris : qu'ils fassent vivement savoir le chiffre qu'il leur faut et le nom du candidat pour la fôôôrme de leur quartier.

PETITE POSTE

L. Montceau (2) — T. Alby — P. Villefranche — H. Saint-Nazaire — P. Santiago — B. Spring-Valley — O. Saint-Etienne — B. Saint-Crépin — M. Beauvais — N. Toulouse — V. Lille — C. Clermont — B. Lyon — M. Troyes — L. Havre — F. Reims — R. Quentin — A. Angers — F. Amiens — A. Roubaix — C. Pantin — F. Femoux — H. Cherbourg — P. Bordeaux. Reçu galette, merci.

— Léonus, ce que tu racontes est déjà trop vieux, pas mèche d'insérer.

— 3-3. Ne paraît plus.

— Ne plus rien envoyer au compagnon Paris, à Lyon, il a quitté la ville.

— Ne plus écrire au compagnon Brunel, rue Serpente ; pour les chansons, s'adresser au *Père Peinard* ou à la *Révolte*.

— Louis Claeys est prié de faire connaître son adresse à Van Acker, 74, rue des Longues-Haies, Roubaix.

— Mar. Bord. — Réponds, même adresse, kif-kif ta première lettre.

Souscription pour la défense de Gustave Mathieu

Paris : H. flotteur, 1.50. — Les compagnons bonnetiers, 3 fr. — Jeanclaude, 1.05.

Quelques amis de Bruxelles, 5 fr. — Collecte du groupe les Vengeurs, Saint-Nazaire, 3.50. — Les Vengeurs de Toulouse, 2 fr. — Total 16.05.

¶ L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

LA COMPLAINTE DU BLEU

Air de : A La Roquette



Rit^{uo} mod^o ♩

Chant

Mon pau' bleu, pour quoi re-nau-
der? Sois rai-son-na-ble... T'es pas i-
-ci pour cas-ca-der Ni rire à ta-
-ble, Mais au con-trair, sa-cré vei-nard Ché-ri d'la
Fran-ce, Pour qu'on l'ha-bi-tue en pei-
-nard A la souf-fran-ce...

Ritournelle ♩

1
Mon pau' bien ! Pourquoi renauder ?
Sois raisonnable
T'es pas ici pour cascader
Ni rire à table ;
Mais au contrair', sacré veinard,
Chéri d' la France,
Pour qu'on t'habite en peinard,
A la souffrance !

On t' laissera sur plac' plusieurs heur's
Par prévenance.
T'apprécieras tout' les couleurs
De la souffrance !

2
Par la chaleur, marchant chargé
Comme un' bourrique ;
Sous l'œil d'un pied d' banc rengagé,
Pas gymnastique,
Tu fras des lieu' dans l'align'ment.
Prends patience,
C' n'est là que l' commencement
De ta souffrance !

5
Plus tard, lorsque tu sauras bien
L'art militaire,
Tu deviendras l' bon ang' gardien
Du millionnaire :
T'iras soumet' les moricaux
Minc' de vaillance !
L' richard pig'ra les monacos,
Toi la souffrance !

3
Si ton fourrier fait du fourbi,
Avec adresse,
Dis-toi : « C'est l'intérêt d' bibi,
Faut pas q' j'engraisse.
Un bon soldat doit éviter
Trop d' corpulence.
Afin d'pouvoir mieux résister
A la souffrance !

6
T'iras partout, suivant l' drapeau
De la patrie !
T'auras d' la vermin' sur la peau,
La dysenterie ;
Qu'importe ! Amasse abondamment
De la vengeance ;
Mais, en attendant l' bon moment,
Rong' ta souffrance !

4
Quand viendra l' temps des grands frios,
Des giboulées,
Foulant la neig' des godi'ots
Les mains gelées !

7
Pourtant n' coup' pas dans les discours
Des vieux d' la classe,
Qui près d' partir s' croi' pour toujours
Loin d' la mélasse.
Non ! car, vois-tu, n'y a que l' chambard
D' la gouvernance
Pour t'arracher, peuple ou truffard,
A la souffrance !

